

## JEUNESSE, MOUVEMENT ET RÉGÉNÉRATION : UNE INTRODUCTION

L'historiographie a, depuis peu, intégré la jeunesse comme nouvel objet de recherche. Alors qu'on peut situer historiquement la découverte de l'enfant aux confins du dix-huitième et du dix-neuvième siècle, avec comme repère canonique l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau<sup>1</sup>, le passage du dix-neuvième au vingtième siècle semble avoir donné lieu à l'invention d'un nouveau 'groupe' historique, la jeunesse. A cette époque, l'adolescence fut reformulée d'un point de vue psychologique et sociologique comme une période spécifique de l'existence, caractérisée, tant sur le plan individuel que social, par la turbulence et la régénération.

Sous l'influence de l'évolution actuelle de la problématique des jeunes, l'intérêt des historiens se porte aujourd'hui, plus que par le passé, sur l'âge et la génération comme catégories historiques. A cet égard, John Gillis a, sans nul doute, fait œuvre de précurseur en publiant, en 1964, son ouvrage *Youth and History*<sup>2</sup>. Le diptyque *Histoire des jeunes en Occident*, publié d'abord en italien sous la direction de Giovanni Levi et de Jean-Claude Schmitt, est la première synthèse monumentale reflétant cet intérêt nouveau pour la jeunesse<sup>3</sup>. De l'approche par la longue durée, il ressort que toute tentative de définition du sens exact de l'expression 'être jeune' doit tenir compte du contexte historique. La jeunesse est une constante en perpétuelle mutation de la culture, de la société, de l'économie, de la politique et de l'art, et elle constitue dans toute existence une expérience complexe d'acculturation et de socialisation. L'*Histoire des jeunes en Occident* expose très clairement le caractère changeant de la jeunesse en Occident, depuis les gymnases de la Grèce antique jusqu'aux lycées de la France moderne. La partie de l'ouvrage consacrée à la période contemporaine met aussi bien l'accent sur la jeunesse ouvrière que sur la scolarité et les expériences militaires des jeunes. De plus, certaines dimensions moins évidentes de la jeunesse du vingtième siècle y sont également envisagées : le fascisme italien constitue, par exemple, le point de départ d'une étude du mythe de la jeunesse dans l'image.

Lors du 27<sup>e</sup> congrès historique qui s'est tenu à Madrid en août 1990, la Commission internationale d'Histoire des Mouvements sociaux et des Structures sociales a présenté la synthèse d'une enquête internationale sur les mouvements de jeunesse<sup>4</sup>. L'étude du scoutisme a le vent en poupe, notamment en France<sup>5</sup>. La revue *Le Mouvement social* a consacré en 1994 un numéro dirigé par Michelle Perrot sur le thème *Jeunesses XXe siècle*. Ce numéro thématique des *CHTP/BEG* s'inscrit dans le même courant et met,

---

1 L'étude de l'enfant dans l'histoire se développe depuis les années soixante, dans le prolongement de l'étude pionnière de PHILIPPE ARIES, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1960.

2 JOHN GILLIS, *Youth and history. Tradition and change in European age relations, 1770-present*, Orlando, Academic Press, 1964.

3 GIOVANNI LEVI & JEAN-CLAUDE SCHMITT, *Histoire des jeunes en Occident*, 2 vol., Paris, Seuil, 1996.

4 *La jeunesse et ses mouvements. Influence sur l'évolution des sociétés aux XIXe et XXe siècles*, Paris, CNRS, 1992.

5 Cfr les références citées dans l'article de JEAN PIROTTE publié dans ce volume.

lui aussi, l'accent sur la jeunesse en mouvement ou sur les mouvements de jeunesse qui se sont surtout appuyés sur la jeunesse ouvrière ou encore se sont adressés à la jeunesse scolarisée et étudiante.

Bien entendu, notre revue ne prétend nullement avoir pu envisager la problématique de la jeunesse au vingtième siècle dans toute sa complexité. De nombreuses pistes de recherches restent ouvertes : la jeunesse exclue et marginale, la formation de groupes de jeunes dans les villages et les banlieues, la jeunesse sans emploi, les fanatiques de football, la toxicomanie chez les jeunes, la langue de la jeunesse, l'influence du *rock 'n roll*, les jeunes face à la consommation, l'ennui chez les jeunes, la jeunesse féminine... sont des thèmes à peine abordés, si ce n'est sous leurs aspects négatifs.

L'article le plus innovateur à cet égard est l'œuvre de Margo De Koster, qui étudie quelques-uns des aspects évoqués ci-dessus dans une contribution relative au comportement indécent des jeunes femmes. Dans le sillage de la thèse de doctorat pionnière de Jenneke Christiaens sur la naissance du délinquant juvénile<sup>6</sup>, De Koster utilise des sources judiciaires afin d'apporter un éclairage nouveau aux conflits de générations. On peut approcher la découverte du délinquant juvénile en tant que catégorie spécifique sous l'angle de la criminologie, mais aussi via l'écart entre les générations. A partir du vingtième siècle, celui-ci deviendrait de plus en plus marqué, et pas uniquement d'ailleurs dans le domaine pénal, comme le montrent d'autres articles publiés dans ce volume. Au cours de la première moitié du dix-neuvième siècle, des penseurs sociaux bien intentionnés comme Edouard Ducpétiaux éprouaient encore bien des difficultés à délimiter avec précision les frontières entre adultes, jeunes et même enfants au sein de la classe ouvrière. Les modifications de la perception sociale de l'enfant et de la jeunesse tout au long du dix-neuvième siècle ne contribuèrent pas seulement à la création d'un encadrement légal, comme la réglementation du travail des enfants et l'introduction de l'obligation scolaire, mais aussi à l'imprégnation mentale de la différence entre enfants 'innocents', adolescents et adultes, et à la représentation toujours plus nette de l'adolescence comme une période problématique de la vie.

Pour en revenir à l'article de Margo De Koster, des parents peuvent, depuis la loi sur la protection de l'enfance de 1912, introduire auprès du juge de la jeunesse, des plaintes concernant leurs enfants mineurs dans le but de les faire enfermer, à titre de correction paternelle. De tels cas concrets d'enfermement des filles 'récalcitrantes' réalisés à la demande des parents, éclairent sous un angle particulièrement intéressant et surprenant, les tensions familiales perceptibles en particulier dans les couches inférieures de la population. Il est en effet frappant de constater que presque tous les demandeurs, dans l'échantillonnage de De Koster, appartenaient à la classe ouvrière. Ainsi, d'une part, l'historien perçoit l'interaction complexe entre les familles ouvrières et l'appareil

---

6 JENNEKE CHRISTIAENS, *De geboorte van de jeugdgedelinquent (België, 1830-1930)*, Bruxelles, VUBPress, 1999.

judiciaire, alors que d'autre part, les normes, valeurs, attentes et seuils de tolérance de gens ordinaires face au comportement (in)adapté de jeunes filles ou de jeunes femmes peuvent également être représentés de manière très concrète. Le placement sur demande doit, selon Margo De Koster, être considéré avant tout comme une stratégie de survie. Les parents cherchaient ainsi à forcer leurs filles à apporter leur contribution au revenu familial au lieu de dilapider leur salaire lors de divertissements (nocturnes) ou d'échapper, par tout autre moyen, à leurs obligations financières vis-à-vis de la famille. Outre ces motifs économiques, des considérations touchant à la respectabilité et à la réputation contribuaient également aux conflits de générations sur lesquels le juge des enfants devait se prononcer. Un comportement immoral ou dissolu en public, le déshonneur d'une grossesse avant le mariage, l'influence d'un soupirant à la moralité douteuse... apparaissaient fréquemment parmi les plaintes formulées, ce qui indique que les normes relatives à ce qui était décent et inconvenant pour des jeunes femmes étaient partagées, ou parfaitement instrumentalisées, par les groupes de population moins fortunés.

Malgré sa spécificité dans ce numéro thématique, l'article de Margo De Koster peut être rapproché indirectement des autres contributions, qui, toutes, traitent des mouvements de jeunesse. En effet, le désir d'encadrer la jeunesse visait précisément à l'intégration et à l'acculturation au sein de la société; en d'autres mots, le mouvement avait souvent pour but explicite ou implicite, d'endiguer les comportements déviants, en particulier au sein de la jeunesse ouvrière. L'étude des mouvements de jeunesse est, par conséquent, souvent moins l'étude des jeunes eux-mêmes (en tant que sujet historique) que l'étude des jeunes en tant qu'objets d'espérances et de désillusions.

Les premières tentatives exemplaires d'«embrigadement» des jeunes dans des mouvements de jeunesse datent d'avant la Première Guerre mondiale et sont liées aux transformations du marché du travail ainsi qu'à la démocratisation de l'enseignement et de la politique. La critique grandissante de la modernité s'accompagnait souvent de la crainte d'une jeunesse débridée et indisciplinée, une dérive due à la décadence de la société bourgeoise. Sous l'impulsion d'instances de tendances idéologiques diverses, des initiatives virent le jour, qui révélaient une même aspiration à la pureté, à la santé et à la solidarité. Dans l'Allemagne de la fin du dix-neuvième siècle, le *Wandervögelbewegung*, qui était lié au mouvement *Lebensreform*, prônait un retour romantique à la nature dans toute sa pureté et au passé, restauration à réaliser par le biais de balades et de randonnées, de l'abstinence, du naturisme, des feux de camp et des danses folkloriques. L'idéal scout anglo-saxon, imprégné de protestantisme et d'idées maçonniques que Baden-Powell avait popularisé à partir de 1908, exprimait la même aversion à l'égard de la modernité, qui était ressentie comme décadente et corrompue. En cette «fin de siècle», des projets semblables destinés à la jeunesse firent leur apparition. Malgré des différences liées aux idéologies sous-jacentes qui les avaient engendrés, ils tendaient tous à créer une nouvelle identité collective, à favoriser l'esprit de groupe et la solidarité et à installer une discipline jugée indispensable, aux allures parfois paramilitaires. De plus, et il ne

faut pas s'en étonner, la matrice qui allait donner forme aux mouvements de jeunesse du vingtième siècle, devait réduire au maximum les pulsions sexuelles. Il ne pouvait en aucun cas être question de poser un regard moderne, libertaire sur le sexe, les relations sexuelles et la différence entre les genres. L'attrait pour la pureté et la virginité trahit toutefois, dans nombre de symptômes, une véritable obsession de la sexualité<sup>7</sup>. Les mouvements de jeunesse étaient aussi fortement sexués, ou plutôt taillés sur mesure pour les garçons. La virilité était au centre du discours et des actes; il n'y avait pas de place pour les chiffes molles et les efféminés. Les mouvements de jeunesse étaient conçus pour les garçons, comme le montre, par exemple, la tentative avortée de création d'une Jeune Garde socialiste féminine. L'image idéale de la femme pour les Jeunes Gardes de sexe masculin bienveillants était celle d'une bonne épouse et ménagère. Il n'était absolument pas question de rêves émancipateurs, la sexualité était tabou. Au sein de la Jeunesse ouvrière socialiste, l'éducation mixte était toutefois mise en pratique : on visait à créer des rapports de franche camaraderie entre les sexes, notamment en organisant des camps mixtes que condamnaient les autres mouvements. Néanmoins, peu de filles se sentaient concernées et les parents socialistes autorisaient plus volontiers leurs fils que leurs filles à participer au mouvement.

Le mouvement de jeunesse en tant que tel est un sujet qui, depuis les années septante, est bien représenté dans l'historiographie belge, comme en témoignent les nombreux mémoires de licence réalisés dans les différents départements d'histoire de nos universités. Malheureusement, la pilarisation et la frontière linguistique continuent à peser de tout leur poids sur l'étude des mouvements de jeunesse, ce qui se ressent, dans une certaine mesure, dans le présent numéro thématique où l'on ne trouve qu'une ébauche timide d'approche comparative. On pourrait donc dire que ce numéro tente de présenter la thématique et de rendre possible une approche comparée par la juxtaposition des différents points de vue adoptés.

Martine Vermandere esquisse l'histoire organisationnelle de ce qui est connu jusqu'à présent des structures de jeunesse liées au Parti socialiste entre 1886 et 1944, en mettant l'accent sur la Flandre. Elle évoque successivement la Jeune Garde socialiste, l'Union des Jeunesses ouvrières, les Jeunesses syndicales, la *Socialistische Arbeidersjeugd Vlaanderen* (la Jeunesse ouvrière socialiste de Flandre) et les Jeunesses socialistes. La Jeune Garde socialiste, un des plus anciens mouvements de jeunesse, était, à ses débuts, surtout antimilitariste; il n'exerçait alors qu'un faible pouvoir d'attraction sur les jeunes adultes. Lors de l'introduction du service personnel en 1909, l'action se déplaça vers l'«éducation» socialiste ou la formation au combat politique. Un choix difficile, qui reflétait des tensions entre la gauche et la droite au sein du mouvement. Pendant la guerre, certaines sections se radicalisèrent et une minorité fut poussée à embrasser la cause communiste.

---

7 On consultera à ce sujet ARNOLD LABRIE, *Zuiverheid en decadentie. Over de grenzen van de burgerlijke cultuur in West-Europa 1870-1914*, Amsterdam, 2001.

Au cours de l'entre-deux-guerres, le nombre de JGS augmenta de manière considérable, une histoire à succès qu'Alain Colignon retrace et examine en profondeur. Les Jeunes Gardes socialistes, présents surtout en Belgique francophone, subirent alors une métamorphose : leur désir d'autonomie crût exactement dans la même proportion que leurs ambitions politiques et que leur visibilité, élément propice au renforcement de leur identité. Colignon tente surtout de cerner la symbolique politique du mouvement. Pendant les années vingt, l'objectif des JGS était résolument orienté vers l'« éducation physique, spirituelle et morale des enfants et des jeunes ». Au seuil des années trente, le mouvement de jeunesse socialiste eut de plus en plus à faire face à la concurrence des catholiques qui, par le biais de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), recrutaient leurs membres dans le même milieu sociologique. Les deux mouvements rivaux avaient pourtant en commun la même répugnance à l'égard du matérialisme, de l'individualisme et de la décadence morale. Il suffit, pour s'en assurer, de consulter *Le Manuel du Jeune Garde*.

Cependant, ces questions morales ne constituaient pas la préoccupation principale des JGS. La crise économique, le pacifisme et l'antifascisme furent les thèmes de prédilection du mouvement au cours de l'entre-deux-guerres. Colignon décrit avec empathie le regain de combativité, la croissance du nombre des membres et la conscience de soi grandissante du mouvement de jeunesse socialiste pendant les années trente. Le changement de style politique qu'il retrace dans son exposé est particulièrement intéressant : alors que Paule Verbruggen fait remonter à la fin du dix-neuvième siècle l'origine de l'appel – aux accents religieux – lancé par les socialistes à la masse<sup>8</sup>, Colignon considère la 'liturgisation' consciente de la communication politique comme un phénomène typique des années trente. L'exemple des manifestations de masse sociales-démocrates en Allemagne, l'influence des idées de Henri de Man sur la psychologie de masse, mais également la tenue des milices fascistes et autres contribuèrent à la 'découverte' des uniformes et des chants comme instruments particulièrement efficaces de propagande, destinés à renforcer l'esprit de groupe, le "supplément d'âme", pour reprendre la formule percutante de Colignon. La cohésion et la discipline étaient renforcées par l'élimination des signes visibles de différences sociales et par l'utilisation de l'Activité, de la Discipline et de l'Esprit de Sacrifice dans la lutte contre le fascisme. L'esthétique des chemises bleues, des foulards rouges, des bérets basques et de l'insigne aux trois flèches avait été bien étudiée. L'élan des JGS fut cependant de courte durée. La participation socialiste au gouvernement à partir de 1935, l'évolution de la situation internationale, l'opposition entre Flamands et Wallons, les tensions au sein du parti à propos de l'idéal révolutionnaire du mouvement de jeunesse... sont autant de facteurs qui aident à comprendre sa régression.

8 PAULE VERBRUGGEN, "Deelalternatieven voor de traditionele godsdienstbeleving in het Gentse socialisme. Een bijdrage tot de geschiedenis van de arbeiderscultuur", in *Tijdschrift voor Sociale Geschiedenis*, 1991 (XVII) n° 4, p. 414-433.

Entre-temps – depuis 1923 – en Flandre surtout, s'était également développé un autre groupe, au caractère assez élitiste, l'*Arbeidersjeugd* (la Jeunesse ouvrière), qui était tributaire de la tradition des *Wandervögel* et s'inspirait de l'exemple néerlandais de Koos Vorrink et des idées culturelles de Henri de Man. Un mode de vie antimoderne y contrastait avec des habitudes jugées malsaines comme fumer, boire, fréquenter les dancings, aller au cinéma ou pratiquer tout divertissement superficiel. La morale élitiste, basée sur la nature, le corps, la responsabilité, la formation du caractère, la fraternité, la solidarité l'emportait très nettement sur l'engagement politique. La communauté harmonieuse était prônée comme utopie et l'idéalisme éthique et culturel remettait en question le matérialisme historique et la lutte des classes. Dans son aversion pour la ville bourgeoise et son désir de ressourcement moral autour du feu de camp, l'*Arbeidersjeugd* se distinguait assez peu des organisations de jeunesse catholiques ou nationalistes flamandes<sup>9</sup>.

Le mouvement des Faucons rouges, importé d'Autriche, s'inspirait de principes fort proches. L'autonomie, l'autodiscipline et l'autocritique en étaient les idées de base, la "pureté dans les paroles et les actes" une règle de vie. Contrairement aux *Ajotters* de l'*Arbeidersjeugd*, les Faucons rouges instaurèrent le sport (mais pas le football !) et des uniformes comparables à ceux des Jeunes Gardes socialistes. Alors que le mouvement de l'*Arbeidersjeugd* recrutait surtout ses membres parmi les enfants d'intellectuels et d'ouvriers qualifiés, les Faucons rouges, avec leurs allures de scouts, étaient plus populaires et plus accessibles à la masse.

Pendant l'entre-deux-guerres, l'effectif des mouvements de jeunesse socialistes faisait pâle figure face à l'énorme pouvoir d'attraction des mouvements de jeunesse catholiques. Louis Vos retrace le développement de la *Katholieke Vlaamse Studentenbeweging* (le Mouvement étudiantin catholique flamand) d'Albrecht Rodenbach (1875) à la *Katholieke Studentenactie / KSA* (Action étudiantine catholique) des années trente et quarante. La *KSA* se considérait en même temps comme l'héritière de l'ancien mouvement étudiantin, comme mouvement de l'Action catholique dans le contexte ecclésiastique, et comme mouvement de jeunesse. Cette dernière composante se manifesta surtout dans l'attention portée à la formation permanente de groupes et par un romantisme du groupe, qui s'inscrivait pleinement dans la tradition du scoutisme. On pouvait aussi percevoir une différence de motivation et d'engagement : l'esprit missionnaire et la vocation spécifique de dévouement pour la communauté semblent, de prime abord, avoir été plus forts dans les mouvements de jeunesses catholiques que chez les socialistes, mais cet aspect nécessiterait un examen plus approfondi, une étude 'psycho-historique' comparée des mouvements de jeunesse. D'après Marnix Beyen, la sensibilité de la jeunesse à la rhétorique et au romantisme

---

9 On consultera également MARC REYNEBEAU, "L'homme sans qualités", in *Les années 30 en Belgique. La séduction des masses*, Bruxelles, 1994, p. 22-24.

nationalistes flamands constituerait aussi un paramètre important de la popularité plus grande des mouvements de jeunesse catholiques et nationalistes flamands.

Les années trente et mai 68 virent, de toute évidence, une nette résurgence de l'engagement et de l'enthousiasme de la jeunesse. La Deuxième Guerre mondiale, par contre, reste une zone d'ombre dans de nombreuses études consacrées aux mouvements de jeunesse. Fabrice Maerten comble cette lacune dans un exposé étayé par de nombreux documents d'archives où il aborde, en le démythifiant, l'engagement des jeunes dans la résistance en Hainaut, entre 1940 et 1944. La différence entre les générations, qui était plus fortement marquée avant la guerre, s'estompée quelque peu sous l'occupation. Maerten montre que la jeunesse n'avait pas de place spécifique dans la résistance hennuyère, ni aux yeux de ses compatriotes adultes, ni à ses propres yeux. Seule l'ardeur juvénile peut expliquer l'inclination des jeunes de l'époque à l'action et à l'aventure. Il n'existait pratiquement pas de projet politique pour l'après-guerre au-delà de l'antifascisme, du patriotisme et de la haine des Allemands. L'absence d'objectifs politiques, la relative sous-représentation des jeunes (Hennuyers) et leur participation tardive au combat sont, d'après Maerten, les symptômes d'un désengagement, surtout en comparaison avec leur mobilisation politique au cours des années trente. Il n'attribue pas ce phénomène à l'expérience de la guerre ou à la libération, mais bien au déclin des mouvements de jeunesse avant le début de la guerre. La libération et la confrontation directe avec l'*American way of life* ont certainement exercé une influence sur les mœurs politiques des jeunes francophones, mais la cause de la mutation est plus profonde. D'après Fabrice Maerten, le phénomène plonge ses racines dans la modernité d'après la Première Guerre mondiale, époque où l'individualisme et l'indifférence politique constituaient déjà les éléments constitutifs de mouvements qui ne purent que pendant un temps exercer une influence modératrice et sensibiliser les jeunes à la cause publique.

Le désengagement fondamental des jeunes après la guerre ne fut toutefois pas perçu comme tel par les résistants adultes. Ceux-ci voyaient plutôt la jeunesse comme un groupe potentiellement déstabilisateur, dont l'effet déstructurant devait être neutralisé par une mission morale. La jeunesse fut considérée comme porteuse de la régénération, de la renaissance, du renouveau des idéaux. On peut ici établir un parallèle intéressant avec la dialectique dont traite Luisa Passerini dans sa contribution à l'*Histoire des jeunes en Occident* citée plus haut, article consacré à la jeunesse en tant que métaphore des changements sociaux dans l'Italie fasciste et l'Amérique des années cinquante. Dans les deux cas, écrit-elle, il y eut une crise dans la "transmission patrimoniale", c'est-à-dire dans la transmission de génération en génération des normes et des valeurs. Doutant que leurs successeurs naturels puissent encore adhérer à leurs valeurs, les adultes prônèrent un retour à des valeurs anciennes – famille, communauté et nation – et considérèrent la jeunesse comme porteuse de la régénération de ces valeurs. Ou, comme Marnix Beyen le formule dans ce numéro thématique : "On entend souvent que la jeunesse porte l'avenir en elle. Cependant – ou précisément pour cette raison – on lui confie toujours à chaque fois la mission de ne pas oublier le passé".

A l'inverse de la situation vécue par les jeunes dans les mouvements de résistance hennuyers, la Libération stimula l'organisation et l'engagement au sein du mouvement de jeunesse juif, en particulier à Bruxelles. Alain Lapiower retrace comment, en 1944, le mouvement ouvrier juif d'avant-guerre donna naissance, sous l'impulsion de jeunes militants communistes, à l'Union sportive des Jeunes Juifs (USJJ). On évita consciencieusement d'afficher la couleur politique de l'organisation, qui fut dissimulée derrière une tenue sportive. L'enthousiasme de la Libération était la principale référence idéologique du groupe. Lapiower décrit l'atmosphère chaleureuse de ces débuts comme paradoxale, "à la fois oublier et ne jamais oublier", un paradoxe qui se traduit par un mélange d'euphorie de la Libération et d'engagement politisé, s'accompagnant d'un investissement affectif très évident de la part des membres. La Guerre froide et la crispation internationale autour de la création de l'Etat d'Israël allaient toutefois susciter de vives tensions entre les composantes juive et communiste du mouvement. L'USJJ se vit confier, dans ce contexte, une mission pédagogique beaucoup plus importante. Inspirée par les idées du pédagogue 'officiel' du régime soviétique, Anton S. Makarenko, elle faisait du mouvement "un néo-scoutisme communiste destiné à un milieu juif en voie d'assimilation". L'idéalisme et les attributs de ce groupement scout stalinien présentent de nombreux points de ressemblance avec des mouvements scouts s'inspirant d'idéologies radicalement différentes. La déstalinisation qui s'amorça dans la seconde moitié des années cinquante entraîna une transformation profonde de l'USJJ. Sous l'impulsion d'Henri Liebermann, un vent nouveau allait entraîner la première génération du *baby-boom* dans une organisation de jeunesse à la fois juive, non sioniste, de gauche, antifasciste et libérale, l'Union des Jeunes Juifs progressistes (UJJP, le changement de nom date de 1960). Comme d'autres mouvements de jeunesse de l'après-guerre (voir plus loin), cette nouvelle mouvance était très sensible à l'actualité mondiale. Les dissensions féroces au sein de la gauche amenèrent certains parents qui venaient déposer ou rechercher leurs enfants le samedi après-midi, à se quereller devant les locaux de la rue de la Victoire, mais elles n'eurent aucun impact sur le recrutement qui connut un deuxième âge d'or. L'anti-impérialisme, le marxisme-léninisme de Jacques Grippa et de David Susskind, la rigueur du maoïsme, la plus grande ouverture du trotskisme de 68 et des années septante ont imprégné l'UJJP, l'ont poussée en avant, pour ensuite la livrer à nouveau à elle-même. Le récit de Lapiower est en partie une 'histoire vécue' de toutes ces tribulations, avec, à chaque instant, en toile de fond, le rapport ambivalent à la question juive.

Deux articles de ce numéro approchent l'idéologie des mouvements de jeunesse par le biais de leurs produits culturels, en particulier l'art et la conscience historique. Jean Pirotte parle d'une "idéologie en images" et ébauche les prolégomènes à une étude de l'art et de l'esthétique des scouts catholiques. Il traite notamment des livres pour garçons, des romans d'aventures (la collection Signe de Piste est exemplaire à cet égard), de la poésie, des chansons de patrouille et de camp, de l'imaginaire typique des scouts dans l'iconographie des calendriers, des bandes dessinées (les dessins de Hergé dans la revue *Le Boy-Scout*)..., mais aussi des pratiques culturelles (le salut au drapeau ...)

des attributs (couteaux, ceintures, chemises...) et de l'intertextualité (emprunts au monde militaire, aux chevaliers, à la vie dans les bois de Rudyard Kipling...). Dans toutes ces manifestations du scoutisme, l'adolescent idéal occupe une place centrale : jouissant d'une parfaite santé physique comme morale, il se distingue par sa discipline, son ouverture d'esprit, sa droiture... S'il va de soi que chez les scouts catholiques, la dimension pieuse est parfaitement intégrée à l'imagerie, une étude comparative de l'esthétique typique du scoutisme pourrait, au delà des clivages idéologiques, mettre en évidence des parallèles marquants. Les différentes méthodes visant à développer une attitude militante chez les jeunes offrent, elles aussi, matière à des comparaisons intéressantes, de l'autocritique communiste à l'examen de conscience chrétien.

Dans son article consacré aux mouvements de jeunesse et à la conscience historique en Flandre, Marnix Beyen développe la problématique et compare, sous l'angle idéologique, plusieurs mouvements de jeunesse de la période 1920-1965 autour d'un thème spécifique, à savoir leur relation au passé. Les mouvements de jeunesse, tant catholiques que socialistes (en particulier les *Ajotters*) étaient, depuis le traumatisme de la Première Guerre mondiale, porteurs de l'aspiration antimoderne et puisaient leur inspiration dans des mythes historiques et un romantisme de la nature du même type. Le mouvement *Wandervögel*, les scouts, et une organisation spécifique à la Flandre, le *Blauwvoeterij*, se tournaient de la même manière vers le passé, où des figures légendaires (chevaliers, Klauwaerts, grands hommes de Flandre, martyrs du socialisme) leur offraient matière à identification. On pouvait néanmoins discerner de la diversité dans leur intérêt pour les traditions saines, le caractère national et le passé héroïque, ne fût-ce que parce que l'idéologie socialiste était par essence émancipatrice et orientée vers l'avenir. La rupture avec le passé, et non un retour nostalgique ni un attachement empreint de conservatisme à celui-ci, était – et allait rester – pour la gauche un élément déterminant dans la vision utopique de l'avenir. L'accent mis, surtout pour des raisons de stratégie politique, par le mouvement sur les anciennes traditions flamandes à la fin des années trente, n'était qu'un vague écho de l'amour fanatique de la Flandre et de son passé glorieux qui s'était entre-temps développé au sein de la droite et qu'exprimaient, sous différentes tonalités, des groupes tels que l'AKVS, le VVKS et le KSA (catholiques) ou l'AVNJ (nationalistes flamands). La "valeur intrinsèquement inspiratrice du romantisme historique" fut mieux comprise par des mouvements qui, dans leur projet idéologique, étaient plus axés sur le passé que sur l'avenir. La Seconde Guerre mondiale, considérée comme le sommet extrême de la modernité, ne fit que renforcer l'appel à un retour à la tradition : l'occupation poussa tant les groupes de jeunesse collaborateurs que les autres 'gardiens de l'héritage' à protéger le patrimoine populaire de leurs aïeux. Malgré l'apparition, après la Libération, d'un projet national plus moderne et plus axé sur l'avenir, destiné à apporter une solution au 'problème de la jeunesse', le pessimisme culturel continua à essaimer dans les mouvements de jeunesse des deux côtés du fossé idéologique jusqu'aux années soixante, époque où "des arguments progressistes se substituèrent à une image de la Flandre idéale émergeant de la nuit des temps" et où "l'opposition à la modernité et à la démocratie ne fut plus qu'une forme de donquichottisme".

L'article de Louis Vos se focalise précisément sur l'époque où "la tradition devint une forme de renouveau" dans le mouvement étudiant catholique, à savoir la période 1955-1975, avec mai 68 comme tournant mythique. Au sein de la KSA, la contestation contre l'ordre établi, traduite par la percée du mouvement flamand lors du *Leuven Vlaams*, le rejet du cléricanisme, la naissance de l'anti-autoritarisme et la découverte d'un engagement contestataire, s'accompagna d'une remise en question des objectifs initiaux. Stimulée par la Jeunesse étudiante catholique internationale, la tradition de la KSA devint un levier du processus de modernisation de la société. Un amalgame de contestation de gauche et d'esprit évangélique conduisit au cours des années 1969-1972 à un engagement et à un dévouement pour les mouvements tiers-mondiste et de libération, le "mouvement que nous voulons". De plus en plus souvent, l'actualité fournit les thèmes d'action. Une analyse marxiste de la société constituait le fil directeur du journal *Aksiekrant* (1971-1975). Dans la formation des membres, on veilla tout particulièrement à présenter de manière ludique les différents thèmes sociaux. La démocratisation de la direction et de l'encadrement s'accompagna de la disparition totale de l'ancienne idée maîtresse de la KSA, le lien avec l'Eglise par le biais de l'Action catholique; dès lors, la KSA se mit à ressembler plus aux autres mouvements de jeunesse. Dans cet exemple qui montre comment une tradition vivante peut devenir le catalyseur d'une modernisation, il apparaît aussi que la jeunesse n'est pas restée l'objet passif de la tentative d'encadrement et d'embrigadement. Un phénomène analogue s'est produit lors de la décléricalisation de la Jeunesse ouvrière chrétienne. Une nouvelle génération de jeunes modela les structures du mouvement de jeunesse d'après ses propres convictions, développa de nouvelles formes d'action et de nouvelles idées, et s'affranchit des illustres prédécesseurs, qui n'auraient certainement pas tous accueillis cette régénération avec enthousiasme.

La problématique de l'engagement dans le mouvement étudiant est abordée sous un angle d'approche différent dans l'article que Bregt Henkens consacre à la VVS (l'Association des Etudiants flamands) au cours de la période 1938-1977. Il fut difficile de maintenir l'équilibre entre les deux fonctions d'une coordination étudiante, à savoir d'une part la représentation de la base face aux autorités académiques et politiques, et d'autre part l'engagement militant dans des actions. Sous l'influence de l'évolution sociale et des phénomènes générationnels, l'accent glissa au sein de la VVS de la représentation à l'avant-garde, d'abord au profit du mouvement flamand, puis du maoïsme, ce qui compromit sa fonction représentative. Tout comme la KSA, la VVS se définit de plus en plus au cours des années soixante comme une organisation contestataire, à ceci près qu'elle était plus radicale et évoluait explicitement vers l'idéologie marxiste. La dépolitisation croissante de l'étudiant moyen – un phénomène que souligne aussi Vos – creusa un fossé entre l'avant-garde et la base. Dans le même temps, la classe ouvrière avait remplacé la population étudiante comme principale référence sociale de la VVS. Les ouvriers, et non les étudiants, étaient considérés comme le levier d'une société plus juste. L'usine et la mine, et non plus le bistrot étudiant, constituaient les nouveaux foyers de la révolte et de la solidarité. Au cours de la grève

des mineurs de 1970, le *Studentenvakbeweging* (Mouvement syndical étudiant), qui était proche de la VVS, fut transformé en *Marxistisch-Leninistische Beweging* (Mouvement marxiste-léniniste), structure qui allait constituer la base du parti maoïste AMADA (*Alle Macht aan de arbeiders / Tout le Pouvoir aux travailleurs*), précurseur du PvdA (Parti du Travail de Belgique). Entre-temps, la Jeune Garde socialiste avait pris ses distances par rapport à la social-démocratie pour s'engager dans la voie du trotskisme et étouffer les maoïstes (et inversement), comme le montre également l'article de Lapiower pour la partie francophone du pays. Selon Henkens, la VVS devint au cours des années septante, "un jouet que se disputaient les représentants de diverses petites – ou très petites – associations estudiantines", pour finalement se réformer en 1988 et devenir un organisme de coordination purement représentatif sans engagement politiquement marqué. Il convient ici de souligner que la VVS s'est avéré, sous sa forme initiale, un vivier pour différentes figures dirigeantes qui ont, par la suite, occupé une fonction sociale ou politique de tout premier plan. Que l'on songe à Luc Vandenbossche, Wilfried Martens, Frank Vandembroucke, Johan Vanhecke, Wim Schamp... qui ont tous appartenu à cette association. De manière plus générale, on pourrait considérer l'engagement au sein d'un mouvement de jeunesse comme un tremplin permettant une intégration fructueuse dans la société : Leo Collard, Louis Major, Maurits Coppieters, Hugo Van Dienderen et bien autres peuvent en témoigner.

Quoi qu'il en soit, le mouvement de jeunesse, de quelque tendance idéologique qu'il soit, a été et reste avant tout un lieu d'intense sociabilité. Pour l'historien, il se révèle un bon outil pour mesurer les fluctuations conjoncturelles de l'engagement socio-politique des jeunes, au pluriel. Les tentatives multiformes (des adultes) pour 'embrigader' et éduquer la génération montante ne peuvent être considérées comme des réussites que si elles correspondent aux idées, aux aspirations et à l'esprit de groupe des jeunes. Le mouvement pendulaire du "jeu de piste aux barricades"<sup>10</sup>, ou d'aspects qui favorisent l'identification au groupe et au mouvement à la contestation et à l'engagement politique constitue, par delà les frontières linguistiques et idéologiques, une dialectique constante qui caractérise les mouvements de jeunesse du vingtième siècle. Ce qui, d'un point de vue historique, semble être ou avoir été la raison d'être d'un grand nombre de mouvements de jeunesse, à savoir l'individualisme, en est peut-être aussi le principal écueil. Mais, alors que l'article de Lapiower se termine sur une note pessimiste – le déclin de l'UJJP au cours des années quatre-vingt et nonante –, on trouve tout de même dans l'actualité les signes d'un avenir pour les mouvements de jeunesse en Belgique, même si le temps de la contestation est révolu. Ainsi, on peut considérer que les projets récents de la *Platform Allochtone Jongeren*, visant à mettre sur pied une association de scouts allochtones à Anvers, s'inscrivent dans une longue tradition qui, comme le suggèrent plusieurs articles de ce numéro thématique, se renouvelle constamment au gré de l'évolution sociale. La tradition paternaliste d'autrefois a, semble-t-il, disparu chez les scouts allochtones. S'ils

---

<sup>10</sup> L'image est empruntée à Louis Vos (interview accordée au journal *De Morgen*, 27.1.2001).

reçoivent bien un uniforme typiquement scout, ils sont toutefois libres, dans le respect total de l'idéologie de la société pluraliste, de décider eux-mêmes de la fréquentation d'une religion ou d'une culture, de fixer eux-mêmes s'ils mangeront ou non du porc, s'ils consommeront ou non de l'alcool<sup>11</sup>. S'agit-il là d'une variante actuelle de la régénération (multi)culturelle via le mouvement de jeunesse ? Nous verrons bien ce qu'il en résultera, car en tant qu'"enfants de notre temps", nous ne sommes "qu'un maillon dans une chaîne sans fin/ nous ne sommes qu'une vague dans une mer infinie/ Ceux qui étaient habitent en nous, ceux qui viennent chantent avec nous/ dans la merveilleuse mélodie que nous appelons notre vie" (Henriëtte Roland Holst)<sup>12</sup>.

*Gita Deneckere*

---

<sup>11</sup> *De Standaard Online*, 12.1.2001.

<sup>12</sup> Cité dans l'article de MARNIX BEYEN, note 19.